Sextant

Revue de recherche interdisciplinaire sur le genre et la sexualité

35 | 2018

Striges en tous genres

Sous le genre, les sexes : conceptualisation du rapport entre sexe et genre chez Nicole-Claude Mathieu (1937-2014)

Natacha Chetcuti-Osorovitz et Marie-Elisabeth Handman

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/sextant/415>

DOI : 10.4000/sextant.415

ISSN : 2795-8736

Éditeur

Éditions de l'Université de Bruxelles

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2018

Pagination : 175-184

ISBN : 978-2-8004-1636-6

ISSN : 1370-267X

Référence électronique

Natacha Chetcuti-Osorovitz et Marie-Elisabeth Handman, « Sous le genre, les sexes : conceptualisation du rapport entre sexe et genre chez Nicole-Claude Mathieu (1937-2014) », *Sextant* [En ligne], 35 | 2018, mis en ligne le 01 novembre 2021, consulté le 08 décembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/sextant/415> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/sextant.415>

La revue *Sextant* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Sous le genre, les sexes : conceptualisation du rapport entre sexe et genre chez Nicole-Claude Mathieu (1937-2014)

Natacha CHETCUTI-OSOROVITZ et Marie-Elisabeth HANDMAN

En tout cas, que ce soit du côté des normes ou du côté des contestataires, et qu'elles disent que le genre traduit, ou symbolise, ou construit le sexe, les différentes idéologies témoignent du sexe social : *que l'anatomie est politique*.

Nicole-Claude Mathieu est née en 1937 en Vendée. Mais à cause de la guerre et de la tuberculose de sa mère, elle a été envoyée dans l'est de la France où elle est élevée par sa grand-mère paternelle, ouvrière, et par son père ingénieur. De la première, elle apprend la dureté de la vie des femmes, mais leur courage aussi, et du second, elle acquiert la curiosité et la rigueur scientifiques. Curiosité qui l'a conduite, après des études de lettres, à entreprendre des études de sociologie et d'ethnologie. Elle considérait l'ethnologie comme « sa discipline d'élection, car seule apte à révéler la diversité mais aussi l'unité (et la perversité) de l'esprit humain ; et son terrain de recherche, l'observation hallucinée de l'amplitude de l'oppression des femmes »¹. Après divers contrats de recherche qui l'amèneront à travailler sur les villes et sur le racisme, puis à l'UNICEF, elle entre, en 1971 au Laboratoire d'anthropologie sociale du Collège de France comme secrétaire de rédaction de *L'Homme* et des *Cahiers de l'Homme*. Parallèlement à cette charge, elle n'a cessé de publier au moins un article par an et, en 1977, elle a participé, avec Colette Guillaumin, Christine Delphy, Monique Wittig et d'autres, à la création de la revue *Questions féministes*, revue à laquelle il a été mis fin en 1980 pour cause de dissensions théoriques, politiques et personnelles².

¹ N.-C. MATHIEU, *L'anatomie politique 2. Usage, dérégulation et résilience des femmes*, Paris, La Dispute, 2014, p. 6.

² Un an plus tard, Christine Delphy lancera *Nouvelles questions féministes* mais sans Nicole-Claude Mathieu, Monique Wittig ou Colette Guillaumin (voir « Lettre au mouvement féministe », in N. CHETCUTI et N. QUEMENER (coord.), *Politiques culturelles lesbiennes*, revue *Miroir/Miroirs. Revue des corps contemporains*, 4, 2015).

Elle a en outre fait de multiples traductions qui ont donné accès au public français à des travaux essentiels de féministes comme Gayle Rubin³ ou Gail Pheterson⁴.

Nicole-Claude Mathieu occupait un poste de chef de travaux à l'EHESS, soit le grade le plus bas, le plus mal payé et imposant le plus de charges, en l'occurrence rédactionnelles. Mais, dans les années 1970 et jusqu'à la fin des années 1990, être féministe et qui plus est féministe matérialiste, était fort mal vu dans cette institution qui, pourtant, se prévalait d'être à la pointe des sciences sociales. C'est ainsi que Nicole-Claude Mathieu n'a été nommée maîtresse de conférences qu'en 1990 et que sa carrière a été bloquée à ce grade. Sachant qu'elle provoquerait la risée de ses collègues masculins, très largement majoritaires dans les instances électorales, elle ne s'est jamais présentée à un poste de directrice d'études. Et pourtant sa renommée internationale était si grande qu'en 1996 elle reçut le titre de docteur *honoris causa* de l'Université Laval au Québec, titre qui n'avait été décerné qu'à un seul Français avant elle : Claude Lévi-Strauss !

Nicole-Claude Mathieu est décédée en 2014 à l'issue d'une longue maladie. Mais jusqu'au bout elle est restée fidèle à son idéal de rigueur et surtout à cette générosité sans faille qui l'avait conduite, alors que des refuges pour femmes battues n'existaient pas encore en France, à en héberger quelques-unes chez elle, et plus tard à s'impliquer dans l'aide aux prostituées âgées vivant dans une précarité extrême. Chez elle, l'intellect et le cœur ne faisaient qu'un.

La plupart de ses articles écrits entre 1971 et 1989, qui dès le début ont fait sortir les catégories de sexe du naturalisme⁵, ont été réédités d'abord en 1991, puis en 2013⁶ et en 2014⁷.

Cette brève présentation de l'œuvre de Nicole-Claude Mathieu ne fait pas droit à tout ce qu'elle a écrit sur les dangers de l'utilisation abusive du terme genre, sur l'excision, aux ouvrages collectifs qu'elle a édités et qui font une place importante aux

³ G. RUBIN, « The Traffic in Women : Notes on the political Economy of Sex », in R. RAPP REITER (éd.), *Toward an Anthropology of Women*, New York, Monthly Review Press, p. 157-210, 1975 ; « L'économie politique du sexe : transactions sur les femmes et système de sexe/genre », traduit de l'anglais par N.-C. MATHIEU en collab. avec G. PHETERSON, *Les Cahiers du Credef*, 7, 1998 (<http://cefref.revues.org/171>). Repris en 2010 dans une traduction de F. BOLTER, « Le marché aux femmes : économie politique du sexe et système de sexe/genre », in *Surveiller et jouir*, Paris, EPEL, p. 23-82.

⁴ G. PHETERSON, *The Prostitution Prism*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2001 ; *Le prisme de la prostitution*, trad. de l'anglais (Etats-Unis) par N.-C. MATHIEU, Paris, L'Harmattan, 1996.

⁵ N. CHETCUTI-OSOROVITZ et M. GESTIN, « La notion de personne sexuée dans l'œuvre de Nicole-Claude Mathieu », in D. BOURQUE et J. COULOMB (dir.), *Penser « l'arrondissement des femmes »*. *Vivre en résistance, Nicole-Claude Mathieu (1937-2014)*, Montréal, Les éditions sans fin, 2017, p. 119-134 ; M.-E. HANDMAN, « Nicole-Claude Mathieu (1937-2014), In memoriam », *L'Homme*, 213, 2015, p. 19-32.

⁶ Dans un recueil intitulé *L'anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe*, Donnemarie-Dontilly, Editions iXe, 2013.

⁷ N.-C. MATHIEU, *L'anatomie politique 2. Usage, dérégulation et résilience des femmes*, op. cit.

articles, non moins fondateurs que les siens, de Paola Tabet⁸. Elle ne fait pas non plus place à son travail d'enseignante qui a formé tant d'étudiantes devenues grâce à elle, conscientes des enjeux du féminisme matérialiste. Mais surtout elle n'analyse pas son dernier ouvrage collectif, *Une maison sans fille est une maison morte. La personne et le genre en sociétés matrilineaires et/ou uxori-locales* (2007), édité en collaboration avec Martine Gestin⁹.

L'ouvrage *L'anatomie politique. Catégorisations et idéologies du sexe*, contient entre autres les deux articles les plus fondamentaux de son œuvre : « Quand céder n'est pas consentir : des déterminants matériels et psychiques de la conscience dominée des femmes, et de quelques-unes de leurs interprétations en ethnologie » et « Identité sexuelle/sexuée/de sexe ? Trois modes de conceptualisation du rapport entre sexe et genre ». C'est ce dernier article qui fera l'objet de notre analyse ici ; le premier était une réponse notamment à Maurice Godelier qui affirmait en 1978¹⁰ que « (...) des deux composantes du pouvoir la force la plus forte n'est pas la violence des dominants mais le consentement des dominés à leur domination », affirmation qu'il réitéra dans son étude sur les Baruya en 1982¹¹.

Dans l'article majeur « Identité sexuelle/sexuée/de sexe ? Trois modes de conceptualisation du rapport entre sexe et genre »¹², Nicole-Claude Mathieu s'interroge sur les modes de conceptualisation du rapport entre sexe, genre, hétérosexualité, homosexualité dans toutes les sociétés, au niveau tant des représentations que des relations sociales. Par delà la diversité des constructions de genre, elle démontre que la binarité masculin/féminin reste un socle au-delà même des définitions culturelles de l'hétérosexualité et de l'homosexualité.

À l'époque de la rédaction de cet article, monter en épingle les pratiques sexuelles entre personnes de même sexe comme tradition dans nombre de sociétés a eu un impact déterminant sur nos travaux mais aussi dans le champ d'études féministes et de genre. Ce travail est d'un intérêt majeur car, au-delà de l'analyse des normes sociales de bi-catégorisation, il examine les pratiques transgressives qui sont susceptibles de renforcer ou de contester les normes.

Il reste particulièrement difficile à comprendre parce qu'il combine différents niveaux d'approche du social (que nous reprenons ici comme canevas de lecture de notre texte) : individuel, basé sur une conscience individualiste du sexe (mode I), culturel, basé sur une conscience de groupe (mode II) et socio-politique, basé sur une conscience de classe (mode III). Mathieu précise dans cette contribution que chaque pratique et chaque discours peuvent évidemment chevaucher l'un ou l'autre mode.

⁸ P. TABET, *La construction sociale de l'inégalité des sexes. Des outils et des corps*, Paris, L'Harmattan, 1998.

⁹ Voir pour l'analyse de cet ouvrage, N. CHETCUTI-OSOROVITZ et M. GESTIN, « La notion de personne sexuée dans l'œuvre de Nicole-Claude Mathieu », *op. cit.*

¹⁰ M. GODELIER, *La part idéelle du réel : essai sur l'idéologie*, Paris, Fayard, 1978, p. 176.

¹¹ M. GODELIER, *La production des grands hommes. Pouvoir et domination masculine chez les Baruya de Nouvelle-Guinée*, Paris, Fayard, 1982.

¹² Cet article avait déjà été publié dans A. M. DAUNE-RICHARD, M.-C. HURTIG et M.-F. PICHEVIN (éd.), *Catégorisation de sexe et constructions scientifiques*, Aix-en-Provence, Ed. Université de Provence/CEFUP, 1989, p. 109-147.

Cet article s'insère dans la lignée des analyses féministes matérialistes dans une critique des catégories de sexe et de genre, qui ont permis de ne plus les envisager en tant que telles mais de les insérer dans un système de pouvoir qui se traduit aussi bien dans les pratiques sociales que dans les productions « scientifiques ». Le biais androcentrique de l'ensemble du champ scientifique – le masculin posé comme norme par rapport à laquelle le féminin est défini et différencié – a été soulevé dans les travaux féministes matérialistes des années 1970. Ils ont montré que le renvoi permanent des femmes à une spécificité de sexe entraîne corrélativement l'attribution de la généralité humaine aux seuls hommes et que c'est là l'effet idéologique fondamental du rapport de pouvoir entre les sexes¹³.

Nous nous concentrerons ici sur les exemples anthropologiques du texte de Mathieu et moins sur les références aux mouvements féministes et lesbiens qui ont déjà été analysés par Jules Falquet¹⁴.

Mode I – Identité « sexuelle », référence principale : le sexe

Dans le mode I, la logique de l'identité sexuelle ou l'approche essentialiste prend appui sur la référence principale : le sexe. Dans ce mode, il y a une bipartition absolue du sexe, à la fois naturelle et sociale : le genre (sexe social) traduit le sexe (biologique).

Cette perspective est psycho-sociologique : dans les sociétés où le genre est homologue au sexe et où toute transgression de cette homologation est considérée comme une anomalie ou un crime, l'individu se définit en rapport à son sexe. Pour ces individus, le sexe, c'est le destin. À la mâlité (*maleness*) doit correspondre le masculin et à la femellité (*femaleness*), le féminin. Dans cette approche, la différence des sexes est conçue comme étant au fondement de l'identité personnelle, mais aussi de l'ordre social et de l'ordre symbolique. L'hétérosexualité est l'ordre de l'expression de la nature.

Dans cette conception, l'homosexualité est vue comme une anomalie ou une perversion. L'homosexualité apparaît donc comme une transgression des lois de la nature, et jusqu'à une période récente, nombre d'homosexuels se sont adossés à la notion de nature en montrant que l'homosexualité s'y observe aussi. En effet, Mathieu note qu'il est nécessaire au niveau psycho-social de retrouver la bipartition du modèle de base de la société hétérosexuelle, ce qui revient à dire que dans un couple lesbien, il y a une femme masculine et une femme féminine et nous pourrions ajouter que dans un couple d'hommes, il y a un homme masculin et un homme efféminé. Il s'agit là d'une perpétuation de la vision des médecins du XIX^e siècle pour qui la lesbienne féminine n'était pas lesbienne et l'homme masculin d'un couple homosexuel n'était pas un « inverti ». Cette logique de l'adéquation entre bipartition du sexe et bipartition du genre s'appuie sur la primauté de l'ordre sexuel qui se doit d'être *hétéro-sexuel*.

Mathieu qualifie cette approche de sexualiste et prend l'exemple des transsexuels, qui, dans une logique d'adaptation du sexe au genre, font plier l'anatomie. Certains refusent d'être considérés comme des homosexuels et veulent par la modification de

¹³ C. GUILLAUMIN, « Masculin général, masculin banal », in *Sexe, race et pratique du pouvoir. L'idée de Nature*, Donnamarie-Dontilly, Id Ixe, 2016 [1^{re} éd. 1992].

¹⁴ J. FALQUET, « Pour une anatomie des classes de sexe : Nicole-Claude Mathieu ou la conscience des opprimé.e.s. », *Cahiers du Genre*, 50/1, 2011, p. 193-217.

leur sexe parvenir à une « vraie » hétérosexualité. Ce qui ramène à faire coïncider le biologique avec le vécu psychologique et culturel.

Nicole-Claude Mathieu classe dans ce mode I les Inuits et les Hijras. Les Hijras en Inde et au Pakistan, hommes de naissance, se consacrent à la divinité de la fécondité et, pour ce faire, se castrent et s'habillent en femmes. Ils participent par leurs chants et leurs danses aux rituels de mariage et de naissance. Ils se considèrent comme n'étant ni hommes ni femmes mais comme appartenant à un troisième sexe social. De ce fait, ils ne nous semblent pas relever du mode I, mais du mode II, dont nous verrons les caractéristiques ci-dessous. Toutefois cette description correspond à ce qu'ils étaient avant la colonisation britannique qui les a considérés comme des homosexuels et les a poursuivis pénalement, conformément au droit colonial. Si bien qu'aujourd'hui ils sont déconsidérés dans la société, vivent de mendicité et de prostitution et, lorsqu'ils le peuvent, font une opération de réassignation sexuelle. Du coup, on comprend que Mathieu les classe dans le mode I. Cependant, certains Etats de l'Inde, à l'instar du Tamil Nadu, reconnaissent officiellement un troisième genre, ce qui conforte l'idée qu'il existe bien un troisième sexe social, même si dans les représentations de certains des Hijras, ils sont devenus femme et si leur genre est désormais conforme au sexe qu'ils ont adopté.

On peut aussi se demander si Mathieu ne va pas un peu loin dans sa volonté de ramener le genre au sexe dans la critique qu'elle adresse à Bernard Saladin d'Anglure, le grand spécialiste des Inuits, pour qui il existe un troisième sexe social¹⁵.

En effet, chez les Inuits, un enfant est la réincarnation d'un ancêtre, quel que soit le sexe de celui-ci. Une fille peut incarner son grand-père maternel, elle portera son nom et sera appelée père par sa mère. Symétriquement un garçon peut incarner sa grand-mère paternelle et sera appelé mère par son père. Jusqu'à la puberté, ces enfants sont élevés dans le genre de leur ancêtre : les filles apprennent à chasser et les garçons, à tanner et coudre les peaux. A la puberté, ils reprennent les rôles de genre qui correspondent à leur sexe biologique, raison pour laquelle N.-C. Mathieu les classe dans le mode I. Mais on remarque que ces enfants, à cheval sur les genres, deviennent souvent chamanes, donc à cheval sur le monde d'ici-bas et celui de l'au-delà. Ils sont considérés comme étant à la fois homme et femme et portent des costumes qui dénotent ce mélange. Certes un chamane épousera une femme et une chamane un homme, si bien que la fonction reproductive sera préservée, mais dans les représentations, ces personnes ne sont pas purement homme ou femme. Si bien que leur genre ne correspond pas strictement à leur sexe biologique, il correspond à un troisième genre ou sexe social.

Si Mathieu admettait en 1971¹⁶ l'existence d'un troisième sexe social, sa réflexion en 1989 l'amène à penser qu'en fin de compte il n'y a pas de troisième sexe social, car quelles que soient les conceptions du rapport entre le sexe et le genre, il y a toujours une bipartition qui repose sur la différence biologique homme/femme. Une raison

¹⁵ B. SALADIN D'ANGLURE, « Du fœtus au chamane : la construction d'un « troisième sexe » inuit », *Etudes/Inuit/Studies*, 10/1-2, 1986, p. 25-113.

¹⁶ Dans « Notes pour une définition sociologique des catégories de sexe », *Epistémologie sociologique*, 11, repris dans *L'anatomie politique*, p. 19 de l'édition de 2013.

supplémentaire d'estimer qu'il existe chez les Inuits un troisième sexe social est qu'un grand nombre d'entre eux, appelés *sipiniq* naissent intersexes. Leurs parents pensent que c'est parce qu'ils ont décidé de changer de sexe au moment de la naissance.

Cette différence d'interprétation entre nous et Mathieu est rendue possible par les porosités entre les modes I (où le sexe détermine le genre) et II (celui où le genre symbolise le sexe), porosité qu'illustre le cas des Swahili de Mombassa au Kenya¹⁷.

Dans cette population, le sexe détermine si fortement le genre que les deux partenaires d'un couple homosexuel sont considérés (et se conduisent) comme féminines, si ce sont des femmes, ou comme masculins, si ce sont des hommes. Si on ne tente pas de différencier le genre dans un couple homosexuel, c'est que la bipartition est reportée sur un autre plan : la hiérarchie de rang et l'âge. L'homosexualité masculine et féminine est relativement bien tolérée à condition que les couples soient formés sur l'opposition plus riche/plus pauvre/plus âgé.e/plus jeune. Autrement dit, le rang prime le genre. Autre condition : aucune femme ne peut devenir homosexuelle avant d'avoir été mariée. C'est la logique de l'hétérosexualité reproductive.

Cet exemple est intéressant en ce qu'il met en scène des transgressions du sexe par le genre tout en maintenant le sexe comme socle des rapports entre femmes et hommes. C'est cette transgression du sexe par le genre qui fait l'objet du mode II.

Mode II – Identité sexuée : le genre symbolise le sexe

Le participe passé (identité sexuée) indique la reconnaissance d'une action, d'une élaboration faite par le social sur le biologique. Dans le mode II, que la complémentarité des sexes soit perçue comme harmonique ou disharmonique, on constate une variabilité des contenus de genre selon les sociétés, les temporalités, les classes sociales, les époques historiques et les groupes sociaux. L'identité personnelle est liée à une conscience de groupe de genre, ressentie alors comme un mode de vie collectif.

Dans le mode II, le genre symbolise le sexe. Il n'y a pas toujours adéquation entre le sexe et le genre, ce qui ne signifie pas pour autant la subversion du genre dans la mesure où on a affaire à une logique hétérosociale. Pour illustrer son propos, Mathieu prend pour exemple les mariages entre femmes chez les Nandi du Kenya occidental et chez les hommes Azande du Sud-Soudan.

Chez les Nandi du Kenya, si le mariage entre femmes existe, il s'établit dans un modèle d'opposition de genre. Dans un couple, il y a un mari « femme » qui exerce sur son épouse les prérogatives d'un homme. Mathieu écrit à ce sujet :

La différenciation des tâches et des fonctions sociales, attribut principal du genre, se reproduit donc même dans les mariages entre personnes de même sexe – occurrences qui attestent en miroir que le mariage ne se définit pas principalement par la fonction reproductive (que l'on peut toujours aménager) entre sexes opposés, mais

¹⁷ G. SHEPHERD, « Rank, gender, and homosexuality : Mombassa as a key to understanding sexual options », in P. CAPLAN (éd.), *The cultural construction of sexuality*, Londres, Tavistock, 1987, p. 240-270.

assure toujours en revanche un ensemble de droits du sexe/genre « homme » sur le sexe/genre « femme »¹⁸.

Quant aux Azande du Sud-Soudan, étudiés par E. E. Evans-Pritchard¹⁹, ils étaient avant l'ère coloniale une population guerrière vivant de razzia. Les hommes étaient polygames, mais compte tenu du montant élevé des compensations matrimoniales, seuls les guerriers âgés pouvaient « s'offrir » des femmes grâce aux butins accumulés et ils n'en laissaient guère pour les plus jeunes. Ceux-ci épousaient alors de jeunes garçons dont le prix était plus bas. Les garçons-épouses leur rendaient tous les services, y compris sexuels, qu'aurait rendus une épouse. Ce faisant, ils apprenaient le métier des armes et s'initiaient à la sexualité. Plus tard, le jeune guerrier serait en mesure d'épouser une femme, souvent une sœur de son garçon-épouse qui, à son tour, devenait guerrier. Les femmes qui vivaient nombreuses dans les harems et qui, de ce fait, étaient rarement visitées par leur époux, avaient des relations sexuelles entre elles à l'aide de godemichés. Loin d'être admises, ces relations étaient vivement combattues par les hommes qui craignaient qu'elles n'entraînent leur mort, tant les femmes, éveillées à la sexualité, devenaient, disaient-ils, insatiables. Et comme l'attaque est la meilleure des défenses, elles étaient mises à mort si elles avaient omis de demander à leur époux la permission d'avoir une relation amicale avec une autre femme. D'où il ressort que « la bi-partition du genre sert à cautionner la norme hétérosexuelle »²⁰.

Dans cette optique, tous les « choix sexuels » peuvent être intégrés : hétérosexualité, bisexualité, homosexualité, sans toutefois se départir de la bipartition hiérarchique du sexe : « c'est ainsi que l'homosexualité masculine – qu'elle soit entérinée ou *réprouvée* par la société globale – peut, sous certaines formes, révéler parfaitement la hiérarchie du genre (tout autant que les rituels collectifs de travestissement d'un sexe en l'autre). Elle peut être l'expression maximale de la *conscience de groupe sexué* du groupe dominant (celui qui détermine le genre) »²¹.

Parmi les mariages entre personnes de même sexe, Nicole-Claude Mathieu mentionne les mariages entre femmes en Afrique de l'Est et le cas des berdaches en Amérique du Nord. Dans les sociétés patrilineaires d'Afrique de l'Est, comme chez les Nuer²², il s'agit en général d'une veuve dont le mari est décédé sans enfant. Pour donner une descendance au lignage de son mari, elle épouse une femme plus jeune qui enfantera grâce à un homme « étalon » qui n'aura aucun droit sur les enfants qu'il engendrera. La veuve est dès lors considérée comme un père social. Dans nombre de sociétés d'Afrique de l'Ouest, il arrive souvent qu'une femme riche épouse une jeune femme qui lui donnera des enfants. Ses enfants l'appelleront « Père ». Ce type de mariage permet d'échapper aux pressions des hommes sur les femmes et les jeunes épouses disent qu'il est plus facile de travailler avec une femme qu'avec un homme.

¹⁸ N.-C. MATHIEU, *L'anatomie politique*, Donnemarie-Dontilly, Id Ixe, 2013 [1^{re} éd. 1991], p. 248.

¹⁹ E. E. EVANS-PRITCHARD, « Sexual Inversion among the Azande », *American Anthropologist*, 72, 1970, p. 1428-1434.

²⁰ N.-C. MATHIEU, *L'anatomie politique*, op. cit., p. 230.

²¹ *Ibid.*, p. 230-231.

²² E. E. EVANS-PRITCHARD, *Parenté et mariage chez les Nuer*, Paris, Payot, [1951] 1973.

Les anthropologues, fort pudiques jusqu'il y a peu, ne donnent jamais d'indications sur d'éventuelles relations sexuelles dans ces couples de femmes. En revanche, ils montrent bien que la femme « Père » a toutes les prérogatives d'un homme sur son épouse même si, en Afrique de l'Est surtout, elle reste publiquement dans son rôle de femme²³.

Le cas des berdaches est trop diversifié pour pouvoir être abordé ici. Qu'il soit dit seulement qu'à l'âge des initiations une personne, à l'appel des esprits, pouvait être initiée dans le genre opposé au sien et qu'elle épouserait plus tard une personne de même genre mais de sexe opposé. Ces personnes devenaient souvent chamanes. Dans certaines tribus, on les appelait « homme-femme » ou « femme-homme ». Ailleurs, on les disait « Two spirits person ». Nicole-Claude Mathieu estime que « selon les cultures et selon les interprétations des auteurs », « les berdaches peuvent être classés comme phénomène de « troisième sexe », de « genre mixte » (*gender mixing status*) ou de « trans-genre » (*gender crossing*). Toujours est-il que « les berdaches se conformaient à une hétérosexualité sociale plutôt qu'anatomique »²⁴. Dans ces sociétés traditionnelles, la transgression du sexe par le genre ne représente pas le fondement d'une lutte politique. En effet, cette souplesse de « choisir » son genre n'entraîne pas de volonté de transformer le système de sexe/genre. Ce qui les différencie de ce que Mathieu appellera le mode III dans lequel sexe et genre sont voulus comme hétérogènes.

Mode III – Identité de classe de sexe : hétérogénéité du sexe et du genre

Cette approche se caractérise par une pensée politique où la bipartition du genre est conçue comme sans lien avec la « réalité » biologique du sexe. Le rapport entre sexe et genre est défini par une correspondance socio-logique fondée sur la découverte que le genre construit le sexe. En Occident, les sociétés utilisent la *définition biologique* du sexe pour construire la « hiérarchie du genre » qui entraîne l'oppression d'un sexe par l'autre : elles *manipulent la réalité biologique* du sexe pour soutenir et légitimer cette différenciation sociale. La critique du discours sur la *Différence*, exposée par le courant matérialiste, a permis de démontrer que celui-ci fonde l'inégalité, puisque seuls les dominants peuvent imposer une différence à un autre groupe, le marquant ainsi par cette dernière. « Le genre, c'est-à-dire l'imposition d'un hétéromorphisme des comportements sociaux, n'est donc plus conçu dans le mode III comme le marqueur symbolique d'une différence naturelle, mais comme l'opérateur du pouvoir d'un sexe sur l'autre – où l'on constate que, la classe des

²³ D. O' BRIEN, « Female husbands in Southern Bantu Societies », in A. SCHLEGEL (dir.), *Sexual stratification : across cultural view*, New York, Columbia University Press, 1977, p. 109-126.

²⁴ H. WHITEHEAD, « The bow and the burden strap : a new look at institutionalized homosexuality in native North America », in S. B. ORTNER et H. WHITEHEAD (éd.), *Sexual meanings. The cultural construction of gender and sexuality*, Cambridge, Londres, New York, Cambridge University Press, 1981, p. 80-105 (citée par N.-C. MATHIEU, *L'anatomie politique*, op. cit., p. 229).

femmes étant idéologiquement (et matériellement) définie dans toute société par son sexe anatomique, la classe des hommes l'est objectivement par le sien »²⁵.

Les analyses de Colette Guillaumin ([1978], 1992) ont montré que la force des rapports sociaux vient de cette idéologie inhérente aux rapports sociaux eux-mêmes et à la force discursive de la bi-catégorisation des sexes.

Si le genre prime le sexe, comme l'analyse le courant matérialiste, il est lui-même déterminé par la sexualité (et son principe de sexuation du corps) comprise comme système politique, en l'occurrence l'hétérosexualité reproductive. L'hétérosexualité est envisagée ici non « comme un comportement sexuel parmi d'autres, mais comme le système fondateur de la définition des « femmes » par une relation obligatoire de dépendance aux hommes »²⁶. Dès lors, l'identité de « sexe » peut se penser en termes de conscience de classe : la classe des hommes et la classe des femmes, que les lesbiennes radicales et/ou politiques politiseront dans une volonté de résistance au genre par un refus de la bi-catégorisation de genre et de sexe. « (...) l'homosexualité n'est plus envisagée comme un accident individuel (mode I), ou comme une marge tout autant fondatrice d'identité que la norme et dont il faut revendiquer le droit à l'existence et à une culture de groupe (mode II), mais comme une attitude politique (consciente ou non) de lutte contre le genre hétérosexuel et hétérosocial qui fonde la définition des femmes et leur oppression »²⁷.

L'inspiration très wittigienne s'illustre par la formule à présent très connue : « « lesbienne » est le seul concept que je connaisse qui soit au-delà des catégories de sexe (femme et homme) parce que le sujet désigné (lesbienne) *n'est pas* une femme, ni économiquement, ni politiquement, ni idéologiquement »²⁸.

C'est d'ailleurs ce que Mathieu nomme très justement la « politisation de l'anatomie ». Dans cette perspective, l'auto-conception de l'homosexualité du point de vue des relations sociales entre les sexes/genres (*versus* le rapport social entre les sexes) s'inscrit dans une stratégie de résistance qui s'élabore dans les couples de même sexe : ils expriment un refus de la bipartition en attitudes et en rôles « masculin » et « féminin ». Il s'agit donc pour Mathieu de *la subversion du genre*.

La subversion du genre correspond certes à une prise de conscience des hiérarchies sociales et des normes qui les imposent, mais elle ne suffit pas à renverser la bi-catégorisation hiérarchisée des sexes qui reste au fondement des représentations et des pratiques dans toutes les sociétés et même dans les groupes subversifs. Mathieu n'en déduisait pas pour autant que toujours et partout la différence anatomique des sexes soit un « butoir pour la pensée », selon la formulation de Françoise Héritier²⁹, car à ses yeux la variété des combinaisons de systèmes sexe/genre ouvrait la possibilité d'un dépassement de ce butoir. Les avancées des neurosciences et de la biologie semblent bien lui donner raison, puisqu'elles démontrent qu'il n'existe aucune différence pour la cognition entre un cerveau masculin et un cerveau féminin et que ce qui caractérise

²⁵ N.-C. MATHIEU, *L'anatomie politique*, op. cit., p. 238.

²⁶ N.-C. MATHIEU, « Féminin – féminin et masculin », in M. MARZANO (dir.), *Dictionnaire du corps*, Paris, PUF, 2007, p. 195.

²⁷ N.-C. MATHIEU, *L'anatomie politique*, op. cit., p. 239.

²⁸ Cité dans *ibid.*, p. 239.

²⁹ F. HÉRITIER, *Masculin/féminin. I La pensée de la Différence*, Paris, Odile Jacob, 1996.

le cerveau humain, c'est sa plasticité³⁰ et qu'il existe beaucoup plus que deux sexes³¹. Ces découvertes ouvrent la voie à une remise en cause « scientifique » de l'immuabilité génétique du masculin et du féminin, ainsi que de la prétendue supériorité naturelle du masculin – ce qui n'est pas sans répercussion, à court ou moyen terme, sur le devenir de nos subjectivités masculines, féminines ou transgenres.

Incontestablement, la critique des concepts scientifiques et de l'idéologie hégémonique proposée par N.-C. Mathieu a permis de relever le caractère instable des catégories ainsi que leur possible modification par les acteurs eux-mêmes, individuellement et collectivement. Le regard affûté qu'elle posait en tant qu'ethnologue sur le quotidien des sociétés aussi proches que lointaines a ouvert des perspectives dans la manière de comprendre comment s'articulent les relations sociales de sexe avec le système social de sexualité. Dans le champ des sciences sociales, il n'a ensuite plus été (ou difficilement) possible d'analyser le cadre social de la sexualité sans passer par un examen critique de l'hétérosexualité en tant que cadre normatif et androcentré. La mise en relation des catégories de genre avec celles de la sexualité a ainsi contribué à élargir le champ d'analyse traditionnel en sciences humaines à l'ensemble des formes de sexualité existantes. Cette politisation du « privé » annoncée par les théories matérialistes des années 1970-1980 a été un levier pour l'interrogation et même le détournement des codifications classiques de la sexualité et de ses définitions en sciences sociales.

³⁰ C. VIDAL, « Le cerveau a-t-il un sexe ? », in E. PEYRE et J. WIELS (dir.), *Mon corps a-t-il un sexe ? Sur le genre, dialogues entre biologies et sciences sociales*, Paris, La Découverte, 2015, p. 91-104.

³¹ A. FAUSTO-STERLING, *Corps en tous genres, La dualité des sexes à l'épreuve de la science*, Paris, La Découverte, Institut Emilie du Châtelet, 2012.